

culcation était ouverte par la chute d'une eschare de la largeur de 30 c.; que les têtes du métatarsien et de la phalange étaient dénudées; de la fièvre, de l'insomnie et une abondante suppuration que le traitement émollient ne calmaient point firent penser à l'amputation. M. Roux, appelé fut de cet avis, et

l'opération fut pratiquée par M. Thierry. Le premier métatarsien fut scié dans sa continuité. La malade fut pansée pour obtenir la réunion immédiate; mais, quelques jours après, un érysipèle phlegmoneux envahit le pied, la jambe et la cuisse, et la malade succomba.

## E. NOTICES BIBLIOGRAPHIQUES.

### SYPHILIS,

*Poème en deux chants*, par BARTHÉLEMY, avec des notes par le D<sup>r</sup> GIRAudeau de SAINT-GERVAIS. 1 beau vol. Brux. Société Encyclographique.

Les poètes vont-ils déborder sur le domaine de la science? et parce que l'Académie française a porté son dernier choix sur un médecin, les littérateurs espèrent-ils à leur tour que, par une courtoisie réciproque, l'Académie de médecine les agrègera dans son sein, en accompagnant leur réception du chant burlesque de Molière: *dignus est intrare in nostro docto corpore*? On dirait que M. Barthélemy a conçu cette ambitieuse velléité, en publiant l'œuvre que nous annonçons. Non content de sa première incursion sur le territoire d'Esculape en traduisant d'abord un passage du célèbre poème de Fracastor, encouragé par cette heureuse tentative, il vient aujourd'hui, en son propre nom, et comme auteur original, attaquer cette matière ardue, même pour les praticiens, et jusqu'ici inabordable pour la poésie française. On dirait que l'ancien pontife de *Némésis* ne se plaît que dans les luttes difficiles, dans les sujets âpres et rudes à manier; il avoue même qu'une sorte de bizarrerie l'a poussé à son œuvre, et qu'à cette époque, où tous les genres sont épuisés, ou tous les sujets son *déflorés*, il n'est rien en littérature qui lui semble plus vierge que la *Syphilis*.

Ce poème s'adresse à la fois aux savants et aux gens du monde. Pour nous qui envisageons froidement toutes les parties de la science, et qui, dans nos études sur l'homme physique, dissertons avec philosophie sur l'état de ses organes, sans concevoir jamais ni honte ni scandale, nous aurions mauvaise grâce à reprocher à l'auteur la nature de la maladie qu'il a jugée propre à ses inspirations. Mais nous n'espérons pas pour lui la même tolérance du public littéraire qui, à tort ou à raison, s'effraie toujours d'une innovation hardie. Sur le titre seul de son livre, l'homme pudique froncera le sourcil, et dira, comme Boileau, que le *lecteur français veut être respecté*. Mais s'il parvient à surmonter cette première impression, s'il ne craint pas de jeter les yeux sur la première page de ce poème, nous affirmons qu'il poursuivra sa lecture jusqu'à la dernière, non-seulement sans rougeur ni scrupule, mais avec un étonnement satisfait, avec une conviction confirmée par chaque vers, qu'il tient entre les mains une œuvre de poésie et de morale. C'était là le nœud de la difficulté; il fallait parler de la *Syphilis*, et en parler chastement; M. Barthélemy est arrivé à cette solution à tel point, que le père de famille le plus austère peut livrer

cet ouvrage à son fils sans alarmer sa conscience, et l'encourager même à méditer sur les tableaux qu'il présente, tableaux hideux autant que salutaires.

Sans accuser l'auteur d'avoir abordé trop précipitamment un des deux systèmes aujourd'hui opposés dans la thérapeutique de cette affection, et d'avoir tranché la question d'une manière plus absolue qu'il n'appartient à un homme de lettres, nous nous contenterons, pour donner une idée de sa manière, de citer au hasard quelques passages.

Voici comment, dès son début, il résume en peu de mots l'histoire de cette terrible maladie qui a tant soulevé de controverses, et sur laquelle on a écrit tant de volumes :

Soit que ce mal impur, dès le berceau des âges,  
Ait sur le genre humain ramené ses ravages,  
Et qu'il ait, sans relâche, asservi l'univers,  
Sous différente forme et sous des noms divers,  
Ou que, tel qu'un volcan qui brise son cratère,  
Il ait par intervalle éclaté sur la terre;  
Soit qu'il ait pris son vol, depuis un temps moins long,  
De ce monde inconnu que devina Colomb;  
Et que, vengeant sur nous sa liberté mourante,  
L'Amérique ait conquis l'Europe conquérante;  
Sans chercher, en fouillant les siècles ténébreux,  
S'il provient des Romains, des Grecs ou des Hébreux,  
S'il a franchi d'un bond les flots de l'Atlantique,  
S'il est de sang moderne ou d'origine antique,  
Sans juger, au hasard, sur des bruits incertains,  
S'il est fils des Français ou des Napolitains;  
Quel qu'il soit, en un mot, il faut le reconnaître,  
Tout fléchit aujourd'hui sous ce terrible maître;  
La terre est son domaine, et, depuis trois cents ans  
Qu'il épanche sur nous ses horribles présents,  
De la zone torride aux deux zones polaires,  
Peuples des continents, archipels d'insulaire,  
Jusqu'en Océanie, en ces brumeux climats  
Où Durville a montré la pointe de ses mâts,  
Invisible et présent, comme l'air qu'on respire,  
Ce grand empoisonneur tient tout sous son empire.  
Nulle digue qui puisse arrêter ce torrent;  
Il saisit, à la fois, le docte et l'ignorant,  
Le riche en son hôtel, le pauvre en sa cabane,  
L'impie et l'homme saint qu'abrite la soutane,  
Le vieillard, l'enfant même, atteint souvent d'un mal  
Dont il n'est pas lavé par le flot baptismal;  
Et peut-être aujourd'hui, parmi l'espèce humaine,  
Il n'est pas un seul homme, et dans l'homme une veine  
Où, quoique bien souvent encor non révélé,  
Le virus destructeur ne soit inoculé.  
Ne cherchons pas ailleurs la cause originaire,

Si l'homme chaque jour décroît et dégénère,  
Si le moule sublime où Dieu l'avait jeté  
Pour en sortir tout plein de force et de beauté,  
Multiplie aujourd'hui tant de formes grossières,  
Tant de contrefaçons des épreuves premières ;  
C'est que, depuis Adam, dès éléments pourris  
Se sont joints au limon dont nous fûmes pétris.  
Quelquefois, en touchant ces armures massives  
Que les vieux arsenaux conservent pour archives,  
Masses-d'armes, brassards, cuirasses, boucliers,  
Que portaient autrefois nos aïeux chevaliers,  
Nous sommes étonnés de ce harnais de guerre  
Qu'à peine notre bras peut soulever de terre,  
Et nous nous demandons si, chez l'homme d'alors,  
La taille était plus haute et les muscles plus forts ;  
N'en doutons pas : leurs fils, triste progéniture,  
Ont déchu, par degrés, de force et de stature,  
Et toujours, d'âge en âge, ils iront décroissant,  
Grâce au germe de mort infiltré dans leur sang.  
De là vient cette race infirme, abâtardie,  
Ce peuple d'avortons qu'attend l'orthopédie ;  
De là ces jeunes gens déjà cadavéreux,  
A la poitrine étroite, au front pâle, à l'œil creux,  
Qui pensent rehausser leur type ridicule  
En encadrant leurs traits d'une barbe d'Hercule ;  
De là ces jeunes fleurs, ces vierges de seize ans,  
Précoces réservoirs de mille maux cuisants,  
Qu'on voit avec langueur se pencher sur leurs tiges,  
En proie aux pamoisons, aux vapeurs, aux vertiges ;  
Complices innocents que l'hymen doit unir  
Pour léguer des douleurs à la race à venir !

Ce morceau est extrait du premier chant, intitulé *le mal*. Le second, qu'il appelle *le Remède*, est encore plus habile de facture et plus éclatant de poésie. Si M. Barthélemy, dans certaine épître sur *les Médecins du jour*, que nous nous rappelons fort bien, s'était plu à appliquer le caustique de son vers sur les honorables membres de la Faculté, il se réhabilite à leur yeux dans sa nouvelle œuvre, par l'hommage qu'il leur décerne :

Non, l'art de soulager l'infirme créature  
N'est pas un vil trafic fondé sur l'imposture ;  
Chaque jour, en voyant le formidable essaim  
Des maux que Syphilis déroule au médecin,  
En face de la mort à moitié satisfaite,  
L'homme de la science, intelligent prophète,  
Sans craindre un démenti, d'un ton d'autorité,  
A jour fixe et précis assigne la santé ;  
Et ce jour, le malade, affranchi de souillure,  
Se lève et prend son lit, comme dans l'écriture :  
Miracles du savoir, si soudains et si beaux,  
Qu'il semble dire aux morts : sortez de vos tombeaux !

Les bornes de cet article nous prescrivent d'abréger nos citations ; nous terminerons par ce passage où l'auteur, conformément à la doctrine des anciens, préconise l'emploi des végétaux à l'exclusion des substances métalliques.

Le culte de Mercure est un culte idolâtre.  
La nature n'est point une injuste marâtre,  
Celle qui fait connaître aux grossiers animaux  
Des spécifiques sûrs qui soulagent leurs maux,  
Qui conduit leur instinct jusqu'au pied d'une plante,  
Pour son plus beau chef-d'œuvre est non moins vigilante ;  
Gardons-nous d'en douter ; pour prolonger nos jours  
Elle ne soustrait pas ses généreux secours,  
Elle n'enfouit point dans l'empire des Gnomes  
Ses féconds élixirs, ses parfums et ses baumes ;  
De ses filtres, placés au sein de chaque fleur,  
Sort un électuaire offert à la douleur ;  
Bien loin de renfermer dans un laboratoire  
L'appareil ténébreux d'un art divinatoire,  
Elle étale au soleil et met sous notre main  
Sa grande pharmacie ouverte au genre humain ;  
Et tandis que la terre abondante nourrice  
Montre ses végétaux, afin qu'il se guérissent,  
Elle cache avec soin, dans un gouffre profond,  
Le fer qui le détruit et l'or qui le corrompt.

« Le poème une fois terminé, j'ai jugé qu'il était indispensable, dit M. Barthélemy, dans sa préface, d'y ajouter quelques notes, pour éclaircir ce qui n'était qu'indiqué dans le texte ; mais là j'ai reconnu mon impuissance ; j'ai senti que mes lectures superficielles de quelques ouvrages de médecine ne suffisaient pas pour me rendre habile à traiter cette question, difficile même pour des professeurs, et j'ai naturellement eu recours à un homme dont personne ne contestera la compétence, le docteur Giraudeau de Saint-Gervais, qui, officieusement et par amitié, a bien voulu se charger de cette tâche laborieuse, tout à fait au-dessus de mes forces, mais indispensable pour compléter cet opuscule et arriver au but d'utilité publique que je me suis proposé. »

M. Giraudeau de Saint-Gervais s'est-il montré digne du choix de M. Barthélemy ? Tous ceux qui déjà ont parlé de cette publication ont exprimé le même jugement. « Les notes, dit le *Temps* du 4 juillet, sont savantes, instructives, et forment un appendice essentiel ; nous y avons retrouvé la facile observation qui distingue son livre *Italie, Grèce, Turquie*, et l'étude qui a conquis le succès de son traité sur le fléau qui a excité la verve de Barthélemy. »

Nous terminerons en citant les réflexions spirituelles de l'*Hygie, Gazette de santé*, du 3 juillet, qui dit : « M. Barthélemy s'est adressé à M. Giraudeau de Saint-Gervais : celui-ci a parlé en prose scientifique, et le poète a traduit en vers admirables. »

L'annotateur s'est dignement associé à la gloire du poète, et a fait preuve d'érudition étendue et d'un goût exercé dans le choix des citations ; nous engageons ceux qui aiment les beaux vers et la prose instructive à lire le poème de *Syphilis*.

LA....., D.-M.-P.

## G. MÉLANGES.

### ESQUISSES.

N° 2.

(Hæ nugæ sceria ducunt. (HORAT.))

Vous dites : le style médical veut une grande sobriété d'ornements. — Je le crois comme vous. — L'imagination, l'esprit, la vivacité ne lui servent en aucune manière. — Rien de plus vrai ; mais qu'exige-t-il pour être convenable ? — vous répliquez : trois choses fort simples, la *correction*, la *méthode* et la *clarté*. — Quoi donc ! pensez-vous que ces trois perles soient faciles à découvrir, à mettre en relief ? Ces qualités exigent du savoir, du bon sens, du jugement, du goût, de la logique ; or comptez maintenant ceux qui savent écrire. Tout homme tenant la plume comme il la faut tenir doit absolument les posséder, car dans le grand œuvre de la procréation intellectuelle, elles sont les conditions de la vitalité. La méthode est la preuve de la force de l'intelligence, comme la clarté du style est la mesure de la justesse des idées. Ajoutez ensuite un certain je ne sais quoi de piquant, de hardi, sans lequel, dit Montaigne, on ne réussit point à enfoncer profondément la signification des mots.

Il y a des auteurs dont l'expression forte, condensée, profonde, serre de si près la pensée qu'on la confond parfois avec l'obscurité. L'auteur des *nouveaux éléments de la science de l'homme* en est un exemple. Un médecin s'en plaignit à ce grand homme, et lui dit : votre livre est trop difficile à comprendre. Patience, lui répondit Barthez, j'en prépare une édition qui sera si claire que tous les ânes pourront y boire.

J'en suis fâché pour le siècle, pour le talent, pour la profession, mais qui veut réussir doit s'accoutumer à croire que le mérite, les nobles pensées, la dignité du caractère, sont très-souvent des superfluités dangereuses et même un obstacle au succès. Les hauts et puissants valets de la fortune savent fort bien qu'un pareil bagage embarrasse sur le sentier qui conduit à la richesse, à la renommée, et leur conduite prouve qu'ils sont conséquents à leur principe.

On compte dans le corps humain près de dix mille organes ; chacun d'eux offre une multitude

de parties, divisibles elles-mêmes jusqu'à l'atome soumis aux affinités moléculaires. Puis partant de ce point, remontant d'harmonies en harmonies, de sphères en sphères organiques, on arrive à l'ensemble, à un tout, à l'unité sensitive et morale, au moi. Voilà l'homme. Mais en quoi consiste l'activité plastique vitale ? Quel est le lien secret, l'élément primordial, omnigénérateur de cette étonnante variété d'actions ? Il s'en faut qu'on ait dégagé l'inconnue d'un pareil problème. Toutes les parties du corps ont de la *vie*, mais non point une *vie*, et cependant elles convergent par un admirable accord vers l'unité ; toutes les facultés aboutissent et vont se perdre dans la faculté abstraite, hyper-organique de la personnalité. Par quelles voies la nature opère-t-elle ce grand phénomène ? La triple écaille de l'ignorance couvre encore nos faibles yeux. Que de problèmes à résoudre ! que de voiles à soulever ! que de profondeurs à sonder ! Comprenez dès lors la magnificence des paroles de Stenon : *Pulchra sunt quæ videntur, pulchriora quæ sciuntur, sed longè pulcherrima quæ ignorantur*.

Il y a la critique amère, caustique, et l'éloge bas et plat ; il y a la critique prostituée et l'éloge banal ; il y a la critique vénale et l'éloge-marchandise. Mettez-les dans la balance, même poids, même valeur, même nature, ajoutez même origine, un esprit étroit et une âme commune.

Les dieux s'en vont, s'écrie-t-on de toutes parts ; gardons-nous de le croire, les dieux sont immortels. La raison, le bon sens, la vertu, la vérité, resteront à jamais parmi les hommes, pour les éclairer, pour les guider, pour les consoler.

Je lis dans un de nos maîtres : *Morbus est conamen nature quæ matericæ morbificæ exterminationem in ægri salutem molitur*. Autrement dit : la maladie est un effort de la vie pour écarter la mort. J'en demande pardon à la grande ombre de Sydenham, mais beaucoup de faits militent contre ce principe. La réaction inflammatoire, qui brise et altère les tissus, les dégénérescences, les ramollissements de ces tissus, les anévrysmes au cœur, qui augmentent à chaque battement, la formation des tubercules pulmonaires, les calculs dans la vessie, etc., etc., etc., sont-ils *in ægri salutem* ? A nos yeux, la nature médicatrice erre et se trompe ; si c'est une nature providente, elle oublie son rôle